

Cahier 12

L'art de tisser
des liens

médiation
culturelle et
transformation
sociale

L'art de tisser des liens :
médiation culturelle
et transformation sociale

Direction éditoriale
Emmanuelle Choquette

Autrices
Anne Deslauriers
Andrea Calderon Stephens
France Jodoin
Carla Rangel García

Introduction

Emmanuelle Choquette

La médiation culturelle occupe une place fondamentale dans la mission de la Fondation Grantham pour l'art et l'environnement depuis sa création. Traversant l'ensemble de ses activités, qu'il s'agisse de résidences, d'expositions, de recherches ou de publications, le souhait de connecter le public avec l'art par des rencontres significatives se manifeste de façon constante. Ce cahier propose de penser ensemble la médiation culturelle à la fois comme partie intégrante de l'art, comme outil de dialogue, de réflexion et de changement social ainsi qu'en tant que pratique transformatrice capable de relier les êtres humains entre eux et leur environnement.

Quatre autrices explorent autant de perspectives. Leurs textes valorisent les croisements féconds entre art, pédagogie, environnement et engagement citoyen. Chacune d'elles met de l'avant, à sa manière, la pertinence d'une approche collaborative et insiste sur le rôle du milieu (rural, naturel, communautaire) dans l'élaboration de projets artistiques évocateurs, et ce, bien au-delà de leur fonction esthétique. La spécialiste de l'enseignement des arts, Anne Deslauriers, aborde et situe une vision de la médiation culturelle comme un remarquable mode de rapprochement des êtres humains avec la nature. L'artiste Andrea Calderon Stephens explique comment son expérience auprès de résident-es en CHSLD peut nous faire voir la médiation en arts visuels comme un outil sensible et puissant pour valoriser les savoirs des personnes âgées. Pour France Jodoin, doctorante en gérontologie, la médiation culturelle a le potentiel de favoriser le bien-être physique et mental et de briser l'isolement des aîné-es. Enfin, Carla Rangel García, artiste et travailleuse culturelle, présente la médiation comme inhérente à l'œuvre. Dans sa pratique, l'art s'ancre dans le réel pour aborder des enjeux locaux et quotidiens, tels ceux de l'agriculture. En réunissant ces points de vue, la médiation culturelle se perçoit comme un dispositif de rencontres, une manière de développer un langage commun entre des personnes issues de conditions et de milieux variés ; un processus dont la profondeur dépend du temps qu'on lui accorde.

Les réflexions suscitées dans ce cahier nous rappellent que la médiation culturelle est caractérisée par une géométrie variable, qui doit pouvoir s'adapter à ses contextes multiples : artistiques, environnementaux, sociopolitiques, géographiques, etc. L'évolution constante de ces contextes demande de développer une sensibilité accrue aux besoins et désirs du milieu d'accueil et des publics que l'on désire rejoindre. Face aux enjeux écologiques et politiques criants qui caractérisent notre époque, l'art – et sa médiation – peut et doit jouer un rôle primordial dans l'établissement de solidarités et de connexions durables entre les communautés, afin de créer des espaces partagés d'apprentissage, de connaissance, de prise de parole et d'engagement.

Emmanuelle Choquette est autrice, chercheuse et commissaire indépendante, détentrice d'une maîtrise en histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal. Ses textes sont publiés dans des revues spécialisées telles qu'*Espace art actuel*, *Vie des arts*, *Le Sabord et Ciel variable*. Ses projets de commissariat ont été présentés à Arprim, centre d'essai en art imprimé, OBORO, Pierre-François Ouellette art contemporain, Arttexte, la Maison des arts de Drummondville et au Museo Nacional del Cacao (Guayaquil, Équateur).

Au cœur de la médiation
culturelle, il y a l'art
(et tout autour, la nature)

Anne Deslauriers

À l'heure où notre monde arbore les cicatrices d'une profonde rupture entre les êtres humains et la nature—qui est aussi leur nature—l'art devient un refuge. Devant la menace d'un effondrement, il nous invite à renouer avec ce qui nous échappe ou ce que nous redoutons voir disparaître. Ainsi, un espace qui accueille et diffuse des créations artistiques a le pouvoir d'inviter les publics à s'imprégner des lieux de travail des artistes, à s'y relier et à en nourrir leurs expériences.

Les personnes qui fréquentent déjà les sentiers de l'art pourraient croire qu'une telle connexion avec les œuvres est naturelle, évidente. Mais pour d'autres, cette démarche reste abstraite, truffée de doutes, d'incertitudes et d'angles morts, souvent inaccessible. C'est précisément là que la médiation culturelle comme nous l'envisageons et l'explorons ici trouve tout son sens.

La médiation culturelle est un processus à travers lequel on met en place une situation où se rencontrent l'art, un espace de culture et les membres d'une ou de plusieurs communautés. Un des principaux objectifs de la médiation culturelle est de rendre les œuvres et les savoirs accessibles et vivants pour le plus grand nombre. Centrée sur l'art, elle est donc profondément inclusive en ce qu'elle valorise l'expression et l'écoute de chaque personne, quels que soient son âge, son vécu ou ses connaissances artistiques. Se forment des groupes riches de leur mixité, qui génèrent des échanges où le noyau de médiation est sans cesse renouvelé. De ce noyau émane un trésor inestimable : le dialogue à partir de l'art et avec lui.

Ancrée dans une tradition initiée par les artistes, la médiation culturelle a progressivement étendu ses racines, poursuivant son but de démocratiser l'art. En effet, les organismes culturels comme les musées ou les centres d'exposition ont exploré de nouvelles manières de s'ouvrir aux publics, les invitant au cœur de formes d'art qui portent leurs valeurs institutionnelles.

Dans un même élan, les écoles ont elles aussi défriché le terrain, souhaitant donner à leurs élèves un accès continu à la culture, notamment grâce à des visites dans les musées, des sorties culturelles, la présence d'artistes à l'école via des ateliers ou des résidences, etc. Peu importe l'approche qu'elle favorise¹, la médiation s'est transformée en une responsabilité sociale, communautaire, partagée. Si elle ne se fait pas seule, la médiation ne peut pas non plus exister sans accompagnement. Celui-ci prend plusieurs visages : un-e médiateur-riche spécialiste dans son domaine ; un-e enseignant-e ; l'environnement où se déploie la médiation ; la proposition artistique elle-même. Tous et toutes s'accordent pour former l'objet culturel à partager dans une réunion intime et transformatrice où l'œuvre et le public dialoguent.

¹ De contenu, esthétique, artistique, socioculturelle, culturelle, par la nature, etc.



En milieu culturel, la personne médiatrice guide le public et intervient comme facilitatrice. Elle joue aussi le rôle d'interface entre artistes et public, comme un-e agent-e de décryptage des œuvres, et provoque l'éveil esthétique. Elle met parfois en place des activités de création liées à une exposition, à une performance ou à la démarche d'un-e artiste. Elle veut aussi générer des occasions pour la conversation ainsi que des gestes qui créent du lien et qui invitent à se laisser toucher, à se questionner, et à réinventer sa relation au monde en présence de l'art. À la manière d'un-e enseignant-e dans sa classe, la personne médiatrice accompagne son public.

En milieu scolaire, la médiation s'apparente à la pédagogie en ce qu'elle interprète et guide simultanément. Le ou la médiateur-riche initie les élèves à la richesse d'un patrimoine; fait jaillir le sens des œuvres; les relie aux savoirs disciplinaires et au monde où évoluent les jeunes; et s'assure que les élèves puissent s'exprimer. Par-dessus tout, le processus de médiation sème un intérêt pour l'art. Il éclaire les objets culturels et les rend accessibles, les ancrant dans l'expérience incarnée des participant-es et les plaçant en dialogue avec la culture. La médiation exerce aussi l'art subtil et polymorphe du décodage et de l'interprétation, de la sélection et de la transmission, de la contextualisation et de l'animation. Chaque acte de médiation est coloré des sensibilités et des intentions de la personne qui l'anime ainsi que de celles des participant-es qui s'y engagent. La médiation nourrit toujours un même objectif: offrir aux élèves des espaces d'apprentissage où elles et ils pourront se forger un rapport singulier, vivant et réflexif à la culture. Lorsque les milieux culturels et scolaires s'accordent autour de cette même visée, un dialogue vaste et profond peut naître et perdurer.

À travers le prisme de l'art, des idées de projets en médiation culturelle sont générées, puis se déploient. On pense à des visites guidées, des ateliers de découverte ou de cocréation, des groupes de discussion, et toutes sortes d'expériences hybrides et décloisonnées comme des marches en forêt accompagnées de professionnel·les du milieu artistique, culturel, politique et scolaire. La médiation ne s'arrête pas là: son rayonnement s'étend grâce à la complicité de partenaires communautaires, d'organismes sociaux et d'autres lieux d'engagement citoyen. Ces partenaires, précieux alliés, jouent le rôle de courroie de transmission pour permettre à l'art et aux personnes médiatrices de rejoindre des publics éloignés ou fragilisés.

Si son influence échappe à la mesure, l'expérience de médiation doit quand même prendre racine quelque part, s'ancrer entre des individus, entre quatre murs, eux-mêmes inscrits dans un environnement et une conjoncture. La médiation peut prendre place dans un espace urbain animé tout comme dans un environnement rural plus isolé, où la nature et le silence ralentissent le rythme de la discussion. Lorsque nous sommes entre les arbres, sur la mousse, près de l'eau, nous devenons, pour ainsi dire, la nature. Ainsi, ce qu'on appelle les lieux et les communautés se démultiplient. La singularité de chaque élément constitutif est révélée; des liens entre les êtres et leur environnement sont, pour le mieux, tissés. L'espace commun de la médiation culturelle est fabriqué en temps réel, à mesure que les visions, paroles ou bruits surgissent. La médiation appartient à qui la convoque et à qui se laisse porter par son processus. Rencontre après rencontre, elle rapproche les personnes qui conçoivent les œuvres, les publics qui les reçoivent, et les environnements où ces mouvements vitaux se produisent et qui en sont, en retour, influencés.

À la Fondation Grantham pour l'art et l'environnement, ce sont les artistes, les arbres et la rivière qui invitent et proposent une expérience où chacun-e peut entrer en résonance avec ce qui est montré, raconté ou ressenti. Loin des bruits et des manières d'être et de faire de la ville, la médiation culturelle prend ici une dimension particulière: elle devient un véritable canal entre l'art et le territoire, un passage reliant l'intime à l'universel. Est-ce une invitation à comprendre plus profondément notre place dans l'écosystème? Un simple rappel que l'art témoigne de notre relation au monde vivant? Ou le délicat tissage de toutes ces réponses, qui se forme au fil des visites, des saisons, des interrogations des aîné-es comme des enfants?

Chaque année, des centaines d'élèves du primaire, du secondaire et du cégep de la région de Drummondville sont accueilli-es à la Fondation, lieu singulier où l'art dialogue avec la nature. Chaque visite des différents publics est soigneusement adaptée à son âge, ses intérêts et ses capacités, permettant de créer des expériences significatives qui continuent de fleurir longtemps après avoir été semées. Pour les groupes du primaire et du secondaire, les visites s'organisent en alternance: alors qu'une classe découvre l'exposition intérieure avec une personne médiatrice, l'autre participe à un atelier de création en plein air. Ces ateliers sont conçus sur mesure, tiennent compte des contraintes spatiales et tirent profit de toute la richesse offerte par l'environnement. Au début de leur année scolaire, les élèves en visite pourront créer, seul-es ou en groupe, des œuvres inspirées de leurs découvertes, accompagnés par leurs enseignant-es et l'équipe de la Fondation. Présentées au printemps dans l'exposition *Les jeunes s'exposent*, ces créations seront l'occasion de célébrer et de mettre en valeur le talent des jeunes artistes.

C'est ainsi que la médiation se transforme : d'auditeur-rices, les jeunes deviennent auteur-rices. On les invite à réfléchir à la manière dont leur œuvre est présentée, à la percevoir dans un nouvel espace, et à interroger le chemin parcouru depuis la visite initiale. Ce mouvement entre *voir, faire et comprendre*, ou ce que le monde académique appelle *recherche-création*, instaure surtout une *relation* entre les élèves, l'art et leur environnement.

En plus des groupes scolaires, la Fondation ouvre ses portes à une pluralité de publics. Aîné-es, étudiant-es en langues, jeunes neurodivergent-es, membres des Impatients, un organisme qui vient en aide aux personnes souffrant d'enjeux de santé mentale par l'expression artistique, sont toutes et tous bienvenu-es. Chaque rencontre est soigneusement personnalisée, respectueuse des besoins et rythmes de chacun-e, et se déroule dans un esprit de bienveillance où la créativité est non seulement encouragée mais protégée. Du côté des aîné-es, la Fondation collabore avec des résidences et des organismes comme les RPA de la MRC de Drummondville, la Résidence Jazz, les Terrasses de la Fonderie, les Jardins de la Cité et la FADOQ de Wickham. Des ateliers thématiques sont régulièrement proposés. Par exemple, aux Terrasses de la Fonderie, une dizaine de résident-es membres d'un club d'écriture ont, en novembre 2024, rédigé des cartes postales inspirées des enjeux environnementaux abordés dans l'exposition *Regards croisés*. Ces ateliers ponctuels suivent la mission de la Fondation en favorisant un dialogue entre art, environnement et expression personnelle dans un climat de bienveillance et d'inclusion.

Ainsi, qu'il s'agisse d'enfants en apprentissage, de jeunes créateur-rices, ou d'aîné-es qui portent et peuvent transmettre la mémoire, la médiation telle qu'elle se vit à la Fondation invite chacun-e à s'approprier la culture en participant activement à son renouvellement. Elle crée aussi toutes sortes de ponts entre les générations, entre la nature et la culture, entre l'individu et son environnement. En médiation culturelle, l'art et la nature se donnent la main pour diriger notre attention, affiner notre regard et raviver notre sentiment d'appartenance au monde. Parfois, une œuvre ou une activité devient un véritable tremplin vers une conscience environnementale accrue, une porte ouverte sur la création d'un avenir plus attentif à l'écosystème dont nous faisons partie, et qui attend que nous l'aimions mieux.

La Fondation est un lieu de mouvement mutuel, cyclique, où tout ce qui nourrit est nourri en retour. Ici, la médiation culturelle déborde des murs pour revenir à la forêt qui l'héberge. En défrichant ces voies de passage, les artistes en résidence invitent tous les publics à les emprunter pour venir à leur rencontre et à travers elles et eux, à la découverte de l'art. Dans cette alchimie où tout se touche et est touché, la médiation culturelle est un véritable lieu de rencontre où l'art et la nature nous rappellent l'essentiel : écouter, prendre soin et imaginer ensemble, avec nos corps et nos cœurs, un monde plus harmonieux.

Avec l'accessibilité croissante à l'information permise par les nouvelles technologies, le rôle du public tend à se transformer. Que peut-on dire, à présent, d'un pôle récepteur devenu si actif dans le processus de réception ? Dans ce même mouvement, l'évolution récente de la médiation nous invite à redéfinir la notion même de « public » ainsi que son rôle dans la médiation. De récepteur, l'auditoire devient agissant. De transmissive, la médiation est devenue interactive. On n'enseigne plus : on apprend ensemble, on partage les savoirs, qui nous sont légués par d'autres êtres, y compris les non-humains. C'est là le cœur à la fois de la Fondation, de la méditation et de notre approche : une invitation à ressentir, à réfléchir et à créer ensemble.

Anne Deslauriers est professeure à l'École des arts visuels et médiatiques de l'UQAM, où elle enseigne en concentration éducation. Elle s'attache à créer des liens profonds entre l'éducation artistique et l'éducation relative à l'environnement, que ce soit en milieu formel ou en lien avec des contextes non formels. Dans son approche interdisciplinaire et collaborative, elle explore les synergies entre ces domaines, offrant ainsi une contribution précieuse à l'élargissement des perspectives de l'éducation contemporaine.

Là où la rencontre
devient création

Andrea Calderon Stephens

J'ai commencé à travailler dans un Centre d'hébergement de soins de longue durée (CHSLD) comme je suis arrivée au Québec : comme une étrangère, sans repères, mais animée d'un immense désir de découverte. Tout, autour de moi, était nouveau : les codes, les voix, les rythmes, les expressions. Le français n'est pas ma langue maternelle ; les références culturelles qui touchent les Québécois-es né-es au 20^e siècle m'échappaient souvent. Je ne connaissais ni leurs chansons, ni leurs souvenirs, ni les gestes familiers de leur quotidien. Je n'avais jamais mené d'activités avec des personnes âgées, et pourtant, c'est précisément dans cet espace inconnu que j'allais repenser ma pratique d'artiste en arts visuels.

C'est par mon travail de monitrice en loisirs que j'ai découvert cet univers à la fois déroutant et profondément humain, où chaque jour s'inventait à travers les rencontres. J'y ai découvert la médiation culturelle en arts visuels, non pas à travers la théorie, mais sur le terrain. J'ai compris qu'elle ne repose pas seulement sur la transmission d'un savoir, mais sur l'attention portée à l'autre : observations silencieuses, gestes délicats, regards échangés.

Le CHSLD m'a révélé que la beauté se trouve dans des instants simples : le rire éclatant d'une femme de quatre-vingt-dix ans, une main tremblante qui retrouve la mémoire du mouvement, la tendresse d'un contact qui apaise. J'ai commencé à chanter des refrains de Ginette Reno et de Patrick Norman ; à écouter des histoires de familles nombreuses et de recettes de pâté chinois ; à rire des blagues répétées cent fois. Et surtout, j'ai découvert la force discrète et la résilience de celles et ceux qu'on qualifie souvent de vulnérables, sans toujours voir la grandeur qu'ils et elles portent.

Le CHSLD, à la fois résidence et milieu de soins, est devenu pour moi un espace de partage inattendu. Dans cet environnement où l'idée de confinement persiste encore – parfois visible, parfois subtile – j'ai rencontré des communautés multiples. Les résident-es, majoritairement ancrés-es dans la culture québécoise, côtoient un personnel souvent issu de l'immigration ; les langues, les accents et les gestes se répondent. Cette diversité crée un tissu humain riche, où les temporalités, les cultures et les corps cohabitent. Le CHSLD devient alors un microcosme : un lieu où surgissent des relations improbables, où des gens qui ne se seraient jamais rencontrés ailleurs apprennent à vivre ensemble. Les échanges quotidiens, les petites complicités et les élans d'entraide viennent adoucir la structure institutionnelle pour en faire un véritable milieu de vie.

Au fil de mon expérience comme monitrice en loisirs, une première question s'est imposée : quels aspects du travail du personnel de loisir se rapprochent de la médiation culturelle ? Et, de là, une autre : comment repenser la médiation culturelle auprès des personnes âgées comme une manière d'habiter le monde plus lentement et consciemment, tout en reconnaissant la puissance des arts visuels à créer du lien au-delà des limites du corps et du lieu ?

Ces deux questions ont guidé ma réflexion. Elles m'ont amenée à voir la médiation culturelle non pas comme un outil pédagogique, mais comme une manière d'entrer en relation, de vivre le temps et la création artistique autrement. En participant aux activités avec les résident-es, j'ai perçu que la médiation culturelle ne touche pas seulement les publics dits « bénéficiaires », mais aussi celles et ceux qui l'animent. Elle nous invite à développer une attention nouvelle à ce qui compose notre entourage : les présences humaines et non humaines, les rythmes du lieu, les façons de se tenir, de respirer ensemble. Elle devient une manière de se situer dans un écosystème plus vaste, où chaque regard et chaque échange participent à un rapport plus respectueux au vivant.

Le travail du loisir en CHSLD est parfois perçu comme secondaire, récréatif, presque anecdotique. Pourtant, il porte une charge symbolique et humaine immense. Le personnel en loisirs – technicien-nés, récréologues, moniteur-rices, préposé-es, bénévoles – est le cœur battant de la vie culturelle de l'établissement. Ces personnes, bien que rarement formées en art ou en éducation, développent des savoirs ancrés dans la réalité du terrain. Ils et elles connaissent les goûts, les peurs et les forces de chaque résident-e ; ils et elles savent comment inviter sans brusquer, encourager sans infantiliser, créer du partage à partir de presque rien.

La médiation culturelle, ici, consiste à susciter les conditions de la rencontre. Elle se construit dans la répétition, la délicatesse, l'attention. Ce n'est pas une médiation de contenu, mais une médiation du lien, fondée sur la reconnaissance de chaque singularité et sur l'idée que toute personne, peu importe son âge ou sa condition, a encore quelque chose à exprimer. Quand un-e artiste professionnel-le vient animer un atelier, ce sont souvent les intervenant-es en loisirs qui assurent le passage entre l'intention artistique et la vie quotidienne. Elles et ils deviennent le fil discret reliant le projet à la présence des participant-es. Cette forme de médiation culturelle est incarnée : elle se vit dans la proximité. C'est à travers elle que j'ai trouvé ma place : non plus en observatrice, mais comme partie prenante d'un réseau vivant de voix et d'émotions partagées.



Dans ce contexte, les arts visuels ont une force particulière : celle d'ouvrir des fenêtres sur ce qui semblait clos. Peindre, dessiner, coller, modeler – ces gestes simples décloisonnent les corps et les lieux. La main arthrosée qui réapprend à tenir un pinceau, le doigt qui explore la texture de la couleur, ou encore la réalité virtuelle qui offre au corps immobile la possibilité de voyager : chacune de ces expériences ouvre un espace de liberté. Elles montrent la capacité des arts visuels à rendre perceptible ce qui échappe aux mots.

Les œuvres créées sont souvent exposées dans les aires communes. Elles illuminent les salons et rendent visible la vitalité des résident-es. En valorisant leur travail, on reconnaît leur regard, leur créativité et leur contribution à la vie collective du centre. Par cette reconnaissance, les arts visuels élargissent les possibilités d'expression et le sentiment d'appartenance, et permettent à chacun-e de laisser une empreinte.

Créer en CHSLD, c'est transformer la fragilité en puissance expressive. Les limites du corps deviennent des forces, des manières singulières de dire le monde. Chaque création, aussi modeste soit-elle, porte la trace du vivant. Dans ces moments, la logique du résultat s'efface : ce qui compte, c'est la qualité du lien et de la présence. Mon rôle de monitrice en loisirs m'a ainsi amenée à habiter constamment l'incertitude. Il m'a fallu accepter l'inconfort, rester présente et attentive même lorsque rien ne semblait se passer. Peu à peu, j'ai compris qu'en entrant dans un autre rythme, celui des temps d'attente et des mouvements lents, quelque chose d'invisible se déploie. Ces moments où l'on croit que rien n'arrive deviennent des espaces où le dialogue et la créativité peuvent enfin émerger. C'est là, quand une main cherche la vôtre, quand un silence s'installe et que le regard parle à sa place, qu'apparaît un contact sincère. Cela suppose de renoncer au contrôle, pour laisser place à l'imprévu et aux émotions.

Cette pratique révèle une autre idée du savoir : un savoir qui ne vient pas des livres, mais du corps ; un savoir qui naît du quotidien. Le personnel en loisirs et les intervenant-es en médiation culturelle détiennent ce savoir essentiel. Un savoir-être ancré dans la capacité à reconnaître et à se laisser toucher par la présence de l'autre. Ce savoir s'oppose aux logiques de performance et de rendement, omniprésentes dans notre société. Ici, la valeur ne se mesure pas à l'efficacité, mais à la capacité de trouver le chemin vers l'autre.

À travers cette expérience, j'ai découvert une manière de m'impliquer sans imposer, d'écouter avant de parler, d'accueillir l'autre dans toute sa complexité, en acceptant aussi que je sois, moi-même, en devenir. La médiation culturelle m'apparaît désormais comme une façon d'exister avec l'autre, une pratique où la relation devient matière, et où l'acte de créer prend racine dans l'échange. Elle n'est pas seulement un lien, mais un faire-ensemble, un mouvement qui fait naître des formes imprévisibles. Elle m'a montré que la création artistique peut être un acte d'hommage envers la trame du vivant, visible et invisible, qui rend possibles la transformation, la résistance et l'amour, ces forces qui soutiennent la vie.

De l'étrangeté à l'appartenance, ce parcours m'a appris que la médiation culturelle est aussi un mouvement intérieur: une expérience de vulnérabilité, d'introspection et d'écoute. Entre guider et laisser advenir, entre agir et s'effacer, naît un terrain commun où chacun-e peut participer à une œuvre collective, même éphémère. La médiation culturelle avec les personnes âgées en CHSLD devient alors une pratique qui relie les corps, les mémoires et les émotions, tout en faisant émerger quelque chose qui les dépasse: une forme, une trace, un monde commun. Elle refuse la hiérarchie entre les savoirs institués et ceux issus de l'expérience vécue, et révèle que créer ensemble, c'est aussi apprendre à vivre ensemble. Dans cet art de la relation, la création en arts visuels n'est plus un aboutissement, mais un chemin de cohabitation: un geste collectif de réciprocité, de respect et d'espérance, où chaque œuvre devient la mémoire d'une rencontre.

Andrea Calderon Stephens est une artiste multidisciplinaire, diplômée en théâtre de l'Université Nationale Autonome du Mexique (UNAM) et détentrice d'une maîtrise en arts visuels et médiatiques de l'Université du Québec à Montréal (UQAM); elle développe une pratique documentaire qui interroge la construction de l'identité, fluide et en constante évolution, à travers différents phénomènes collectifs. Son exposition photographique *Vivre à loisir*, présentée en 2025 à l'Écomusée du fier monde, explore l'impact des activités de loisirs dans 17 CHSLD de l'île de Montréal. Ses projets visent à engager le public dans une réflexion sur la résistance et la transformation sociale par la joie et l'affectivité.



La médiation culturelle pour
briser l'isolement social des
personnes âgées en milieu rural

France Jodoin

« Ça nous a montré qu'on est des personnes avec des idées à recevoir et des idées à donner aussi. »

Yvonne (nom fictif), 80 ans, me raconte son expérience à une activité de médiation culturelle offerte par *Culture aux aînés*, un projet d'impact collectif basé en Estrie. Nous sommes en 2021. La pandémie a fait des ravages dans de nombreuses résidences pour personnes âgées dans la région et la sienne n'a pas été épargnée. Lueur d'espoir, voilà que des artistes faisant de la médiation culturelle, soutenus par l'organisme Le P'tit Bonheur de Saint-Camille, se donnent pour mission de briser l'isolement social des personnes âgées vivant en milieu rural en les accompagnant dans des activités artistiques.

À travers ses différents processus, la médiation culturelle a le potentiel de favoriser la participation sociale, la création de liens sociaux, d'améliorer le bien-être, l'estime de soi, l'autonomie, la transformation sociale et l'implication chez des personnes âgées souvent peu exposées à l'art et à la culture. Inspirée par des dizaines d'entrevues et d'observations auprès de personnes participantes à *Culture aux aînés*, j'essaie, dans ce texte, de comprendre leur expérience de la médiation culturelle et de nourrir la réflexion d'autres organismes, intervenant-es ou artistes intéressé-es par cette approche innovante.

Culture aux aînés s'inspire d'un rapport de l'Organisation mondiale de la santé, selon lequel la participation à des pratiques artistiques peut prévenir des maladies, aider des personnes aux prises avec des conditions chroniques et des désordres neurologiques et promouvoir de bonnes habitudes de santé¹. Créé en 2019 dans les MRC des Sources et du Val-Saint-François, *Culture aux aînés* s'appuie sur la force de l'art comme levier pour créer des effets positifs sur la personne âgée porteuse et créatrice de culture et de savoirs. En plus des connaissances scientifiques, le projet s'en remet aux principes de son comité de médiation culturelle qui prônent la reconnaissance, le bien-être, le respect, le partage, la diversité des expressions et la non-infantilisation des personnes. À ce jour, *Culture aux aînés* a touché plus de 7 000 personnes avec des activités de médiation culturelle très variées incluant une série de documentaires intitulée *Paroles de sages* portant sur la résilience et la participation sociale des personnes âgées. D'autres exemples peuvent être cités ailleurs en Estrie, où des activités de médiation culturelle se démarquent également par leur approche innovatrice. Par exemple, *Culture du cœur Estrie* permet aux personnes en difficulté de faire des sorties culturelles, alors que le comité *Arts et Culture Jacques-Cartier* offre des ateliers et des rencontres avec des artistes.

¹ D. Fancourt et S. Finn, « What is the evidence of the role of the arts in improving health and well-being? A scoping review », dans *World Health Organisation*, 2019.

En 2021 et 2022, je me suis entretenue avec 15 personnes âgées participant à *Culture aux aînés*. Ces discussions m'ont permis de réfléchir à des enjeux d'accès, de même qu'à toutes les étapes de la participation à des activités de médiation culturelle. Dans un premier temps, j'ai voulu décrire leur expérience pour ensuite en comprendre le parcours (avant, pendant, après). Trois ans après ces entretiens, je demeure encore habitée par la richesse des confidences reçues et leur potentiel de nourrir une réflexion plus large sur la médiation culturelle.

« On n'allait pas voir les spectacles, on n'avait pas les moyens pour ça. »

Avant leur participation à *Culture aux aînés*, l'éducation culturelle et les connaissances artistiques des personnes âgées résidant en milieu rural et ayant eu un accès restreint à l'art et à la culture durant leur vie se résument souvent à quelques sorties au théâtre, au cinéma, à des concerts, ou encore à la pratique d'activités comme danser, broder, coudre, peindre, écouter de la musique, lire et chanter. Le manque de temps et de moyens financiers, les obligations familiales, les problèmes de santé et la perte de motivation ont parfois mis un frein à leur intérêt pour les arts. Cependant, le fait d'avoir été exposé-e à la culture à un jeune âge, d'être à la retraite, ou d'être membre d'une chorale ou d'une organisation comme le Cercle des Fermières a facilité leur participation culturelle.

« Quand j'ai vendu mon troupeau laitier, ça me donnait le temps, le soir, de faire d'autres choses. La lecture, je n'hais pas ça. »



L'avant : l'importance de l'accueil

Sitôt arrivées sur le site de l'activité de médiation culturelle, les personnes âgées sont accueillies par la personne médiatrice culturelle avec bienveillance, respect, reconnaissance et plaisir. Un climat de confiance s'installe et l'activité peut commencer.

« Moi, j'ai trouvé qu'on avait été reçus comme si on était des vieux amis, comme s'ils nous avaient connus depuis longtemps [rires]. »

Pendant : épanouissement et bonheur

La participation à une activité de médiation culturelle peut, dans certains cas, permettre à la personne âgée de vivre un moment de bonheur et d'épanouissement : « Ce que les acteurs me donnent, c'est qu'ils me donnent un peu de leur vie à moi. C'est à moi de le prendre et de le conserver pour me faire fleurir, me faire épanouir. » J'ai en mémoire cet homme de près de 90 ans, grand gaillard et soudeur de carrière, qui manifestement retirait un grand plaisir à participer à un atelier de danse créative sous le thème du jardin. Il dansait et vivait une expérience positive sans souci de performance.

L'après : fierté, liens sociaux et valorisation

« On sort de là, on s'en vient et on est heureux. » Pour certain-es âgé-es, leur participation à une activité de médiation culturelle représente un moment de fierté et de visibilité dans l'espace public. « Je ne pensais pas que, rendue à mon âge, je pouvais dessiner », me confie une participante à un atelier de mandala sur sable. Le fait de vivre une expérience artistique, d'échanger et de partager des émotions avec d'autres participant-es permet aussi de créer des liens sociaux qui durent même après l'activité, comme le fait remarquer cette participante : « Ça nous a aidées à dialoguer plus après avec les personnes avec qui on est sorties voir le spectacle. Notre discours est plus étoffé parce qu'on avait oublié nos mots. » L'expérience de la médiation culturelle permet même parfois de retrouver sa dignité : « Dans le sens que moi je suis moi, j'ai fait des choses, mais ici personne ne le sait. Même s'ils savaient, ça n'a pas d'importance, mais ça a de l'importance pour me valoriser. »



La médiAction culturelle

Il apparaît donc clairement que la médiation culturelle a le potentiel de créer des liens sociaux. D'autres modèles, comme la médiAction, représentent également des avenues intéressantes pour les organismes qui souhaitent créer des conditions propices à des transformations sociales par un engagement accru des personnes âgées.

La médiAction culturelle peut mobiliser les personnes participantes de manière différente. Cette approche innovante fait émerger des possibilités par l'appropriation d'une situation problématique par des participant·es et par l'accompagnement offert par des médiateur·rices culturel·les². Par exemple, le Théâtre des petites lanternes de Sherbrooke implique la communauté dans ses projets ancrés dans des préoccupations sociales, humaines et spirituelles. Un autre exemple est celui du comité des sages de *Culture aux aînés* qui inclut les personnes âgées dans toutes ses décisions, tant du côté de l'impact collectif que de la médiation culturelle.

L'implication dans des activités artistiques peut améliorer le bien-être affectif en générant des émotions positives qui augmentent l'estime de soi et produisent un sentiment d'autonomie³. Elle peut aussi être source de solidarité comme ce fut le cas lors de la création de mosaïques dans des tunnels piétonniers à Vaudreuil-Dorion. Cette activité a permis à un groupe de citoyen·nes de commémorer une tragédie ferroviaire impliquant un autobus scolaire et causant la mort de 21 adolescent·es : « Ensemble, ils ont franchi les étapes du deuil, une pièce de mosaïque à la fois, une discussion à la fois, avec une autre personne qui écoutait en silence tout simplement [...] »⁴.

À travers les activités de *Culture aux aînés*, la médiation culturelle peut être une source de changement social pour les personnes âgées vivant en milieu rural en leur offrant des conditions propices à leur autonomie, à la prise de parole et à la solidarité. Bien que certains projets de médiation culturelle soient plus consensuels que critiques, le potentiel transformateur demeure. C'est pourquoi il est souhaitable d'intégrer le point de vue et d'encourager l'engagement des personnes âgées à toutes les étapes afin qu'elles puissent mieux agir sur les enjeux de société qui leur sont propres.

2 J.-M. Lafortune (dir.), *La médiation culturelle. Le sens des mots et l'essence des pratiques*, Québec, PUQ, 2012.

3 K. Belhadj-ziane, J.-F. Allaire et P. Morin, *Évaluation de l'implantation de Cultures du cœur en Estrie : un projet de médiation culturelle dans le champ de l'intervention sociale*, rapport final, IUPLSSS du CIUSSS de l'Estrie – CHUS, 2015.

4 M. Vallée et C. González, *Et si on se rencontrait! : la médiation culturelle – le modèle Vaudreuil-Dorion*, Ville Vaudreuil-Dorion, 2019, p. 85.

France Jodoin est étudiante au doctorat en gérontologie à l'Université de Sherbrooke et lauréate de la bourse MITACS. Sa thèse porte sur l'expérience de la médiation culturelle et le vieillissement en santé chez les personnes âgées participant à *Culture aux aînés*. Elle a, entre autres, occupé les postes de journaliste culturelle, animatrice et directrice à la radio et la télévision de Radio-Canada. Elle est présentement chercheuse pour l'équipe MADA-Québec et enseigne l'aviron à Sherbrooke.

La frontière poreuse entre l'art
et la vie de tous les jours

Carla Rangel García

J'écris ce texte comme une réflexion personnelle sur la place de l'art, en particulier sur la nécessité de rendre poreuse la frontière qui sépare l'art de la vie quotidienne. Je m'intéresse ici aux œuvres d'art qui ne nécessitent pas de programmation parallèle pour susciter l'engagement du public : des œuvres où la médiation n'est pas afférente, mais immanente. Je m'intéresse à l'art qui se fond dans la poétique des actions quotidiennes : des lieux où nous pouvons remettre en question les récits qui ont modulé et continuent d'influencer notre vision du monde et notre rapport à celui-ci. Je partagerai les questions et les réflexions qui façonnent mon travail. J'espère que celles-ci continueront à se développer en personne, en conversation avec vous peut-être.

En tant qu'artiste, travailleuse culturelle et citoyenne, je cherche dans les arts d'autres façons par lesquelles nous pouvons interagir les un-es avec les autres ainsi qu'avec notre environnement. Mon travail et ma recherche portent sur la politique agricole, ses racines idéologiques, son influence sur les pratiques foncières, l'accès à la terre et les relations inhérentes à la culture alimentaire. À travers cela, je souhaite créer des espaces où les citoyen-nés, incluant moi-même, peuvent s'intéresser à la complexité du système agricole et inspirer des changements pour soutenir les personnes, la terre et les êtres qui font vivre une multitude d'existences, y compris la nôtre.

Mon travail est guidé par des approches lentes, relationnelles et ancrées localement qui entrent souvent en conflit avec le cycle rapide de production et d'objectivation du monde de l'art. Cette tension soulève différentes questions éthiques : comment éviter de reproduire certaines des dynamiques inhérentes aux systèmes que nous critiquons ? Dans un contexte culturel axé sur la vitesse et la consommation, quelle est la place des thèmes que nous abordons et des personnes avec lesquelles nous collaborons ? De plus, la crise environnementale n'étant pas seulement scientifique, politique ou économique, mais aussi profondément culturelle, où plaçons-nous l'art ? Ces questions nourrissent un ensemble d'engagements éthiques qui forment ma pratique, notamment par l'attention portée au lieu, à la contextualisation historique, aux collaborations et aux temporalités longues.

L'art comme moyen et lieu de rencontre

Je suis délibérément un parcours sinueux à travers l'architecture, la pédagogie, la recherche et le travail de commissariat, en m'intéressant à la manière dont ces domaines peuvent se compléter, s'enrichir et se remettre en question mutuellement. Je collabore notamment avec des agriculteur-rices, des organisations communautaires, des biologistes, des anthropologues, des cuisinier-ères et des enfants. Je m'intéresse particulièrement aux espaces où nous nous rencontrons et apprenons les un-es des autres, où les approches axées sur les solutions sont mises de côté pour laisser place à l'engagement et à la réflexion critique. Dans l'art, je trouve non seulement un lieu de rencontre, mais aussi, et surtout, un moyen de se rencontrer.

Dans le prolongement de cette réflexion, je me tourne vers l'historien de l'art et critique culturelle T. J. Demos, qui se demande comment la culture – en tant que lieu où se créent collectivement les valeurs sociales durables, les récits, les images et les sons à travers lesquels nous nous comprenons nous-mêmes, nos relations aux autres et au monde dans lequel nous vivons – peut nous aider à percevoir et à comprendre les risques et les dangers de notre ordre actuel¹. Si la culture peut être comprise comme un lieu, l'art peut-il être considéré non seulement comme un objet nécessitant une médiation, mais aussi comme un langage ? Face à la complexité du système agricole actuel, l'art peut-il offrir différentes formes de communication permettant de comprendre et de remettre en question les récits avancés par l'agriculture industrielle ? Par exemple, en proposant des langages visuels, sonores et incarnés qui peuvent ouvrir des modes de conversation plus sensibles, empathiques et affectifs.

Si l'on considère la culture comme un espace et l'art comme un langage, peut-on également considérer les champs agricoles et les activités inhérentes à la production alimentaire comme des lieux d'engagement artistique ? Partout dans le monde, des projets ont mis cette idée en pratique, comme LaFundició (Barcelone), une coopérative qui œuvre à la croisée de la pratique artistique et de l'éducation. Dans le cadre de son projet Les Cabasses, elle consacre un terrain de deux hectares à l'agriculture biologique qui soutient une chaîne d'approvisionnement courte de production, de distribution et de consommation, tout en servant de terrain pour des initiatives créatives et axées sur la recherche. Le champ devient une scène pour divers processus et espaces de réflexion et de pratique, où les relations entre la production matérielle et symbolique sont explorées. Cela m'amène à me demander : que pourrions-nous gagner à sortir les projets artistiques des galeries et à les ancrer dans des actions quotidiennes et des initiatives citoyennes ? De tels exemples m'incitent à réfléchir aux espaces qu'occupent mes propres projets et à me demander s'ils doivent, finalement, retrouver leur place dans les institutions culturelles.

¹T. J. Demos, *The Great Transition: The Arts and Radical System Change*. E-flux Journal. 12 avril 2017.



2 H. Davis et Z. Todd,
« On the Importance of
a Date, or Decolonizing
the Anthropocene », dans
*ACME: An International
Journal for Critical
Geographies*, n° 16 (4),
2017, p. 761-780.

L'art comme moyen de créer des liens

Quand je pense à la nourriture, je m'intéresse au réseau complexe de relations inhérentes à sa culture, aux liens avec l'histoire, le lieu, les connaissances et les êtres vivants. Je pense à l'acte intime que représente le fait de manger : mettre quelque chose dans notre bouche et, ce faisant, trouver notre nourriture en laissant entrer le monde extérieur. Cette intimité est indissociable d'une vaste série de mouvements : la nourriture passe par notre estomac, notre bouche, notre assiette, notre cuisine, notre sac, les magasins, les supermarchés, les centres de distribution, les frontières, les camions, les bateaux, les boîtes, les stations de lavage, les caisses, les mains et les sols. L'acte de manger fait partie d'un système agricole long et obscur qui, guidé par les intérêts de l'industrie, a entraîné l'appauvrissement des sols, la marginalisation des peuples autochtones et des petites cultures, et l'érosion des savoir-faire liés à la terre.

Comment ce qui nous nourrit est-il devenu le résultat d'un tel système extractif ? D'où proviennent les discours dominants sur l'agriculture industrielle, et comment ont-ils façonné notre approche de la culture alimentaire et, en fin de compte, nos relations à la terre, à l'environnement et entre nous ? Dans un texte intitulé « On the Importance of a Date, or Decolonizing the Anthropocene » [De l'importance d'une date, ou décoloniser l'Anthropocène], Heather Davis et Zoe Todd plaident en faveur de la datation des origines de l'Anthropocène au début de la colonisation et de l'inclusion des connaissances autochtones dans les discussions contemporaines, car ne pas le faire risquerait d'effacer le problème du colonialisme et de ses différences de pouvoir². Dans leur sillage, je dirais que lorsqu'on s'intéresse au système agricole actuel au Canada et aux États-Unis, les deux zones géographiques où je travaille actuellement, on ne peut ignorer ses fondements coloniaux. Comment les croyances coloniales ont-elles modelé et continuent-elles de façonner le paysage agricole de cette région du monde ?

Je suis persuadée que la contextualisation historique et géographique de notre système agricole actuel demeure un engagement éthique essentiel de toute pratique, même si le format de ce texte ne me permet pas d'explorer ce sujet en profondeur. Je me limiterai ici à étendre cette question au domaine de la collaboration. Quelles sont les voix importantes à prendre en considération dans mes recherches et mon travail ? Qui est-ce que je souhaite lire, citer, écouter, étudier et avec qui est-ce que je souhaite travailler ?

Ces questions sont liées à une réflexion plus large sur les connaissances qui sont légitimées, enseignées, reproduites et mises en avant dans les espaces culturels et, par conséquent, sur les visions du monde qui sont continuellement inculquées. En tant qu'artiste, je réponds à ces interrogations en accordant une attention particulière aux personnes avec lesquelles j'entre en dialogue et en collaboration, tout en réfléchissant à la manière de laisser à ces rencontres le temps nécessaire pour développer des relations de confiance et authentiques.

Dans *Toward a Lexicon of Usership*, le théoricien et écrivain Stephen Wright désigne l'Europe du 20^e siècle comme le contexte où l'art a acquis son indépendance vis-à-vis des autorités religieuses et politiques, se taillant un espace où il pouvait fonctionner selon sa propre logique interne. L'auteur réfléchit ensuite à ce qui a été perdu avec cette indépendance et à l'isolement de l'art par rapport à la société dans son ensemble qui en a résulté. Selon lui, le prix de l'autonomie est la « parenthèse invisible » qui empêche l'art d'être pris au sérieux en tant que proposition ayant des conséquences au-delà du domaine esthétique³.

Cependant, si l'autonomie a parfois éloigné l'art de la vie quotidienne, elle ouvre également une possibilité : réimaginer comment l'art peut renouer avec les réseaux sociaux, culturels et écologiques dont il est issu. Imaginer comment l'art peut s'inscrire dans des actions ancrées dans le réel. Ce n'est pas nouveau, de nombreux artistes ont mené et continuent de mener cette réflexion, réinventant les définitions de l'art et les moyens d'inscrire leurs pratiques dans de vastes réseaux de collaborations avec des militant-es, des citoyen-nes, des scientifiques, etc. Ainsi, dans une réflexion publiée sur la médiation culturelle, sur le travail de création de ponts entre les institutions et le public, comment ces institutions elles-mêmes pourraient-elles soutenir des travaux qui ne sont pas destinés à être observés, mais plutôt des pratiques qui s'inscrivent dans des actions environnementales et sociales plus larges ? Comment les institutions engagées dans l'art et l'environnement peuvent-elles soutenir la création d'espaces où d'autres récits, d'autres façons d'habiter notre monde, peuvent être reconnus et légitimés ?

Au cœur de la pratique artistique de Carla Rangel García se trouve la création de relations avec d'autres artistes, des agriculteur-trices, des organisations communautaires et, surtout, avec les lieux où elles prennent racine. Sa démarche repose sur des temporalités longues et sur l'élaboration de réseaux collaboratifs. Elle développe des interventions spécifiques à chaque site qui favorisent des moments d'échange et d'engagement critique avec les systèmes sociaux et écologiques. Ses recherches portent sur la politique agricole et sur les manières dont elle façonne les pratiques foncières, l'accessibilité à la terre et les relations liées à la culture alimentaire.

³ S. Wright, *Toward a Lexicon of Usership*, Eindhoven, Van Abbemuseum, 2013, p. 13.



Remerciements

La Fondation Grantham souhaite remercier le Conseil des arts et des lettres du Québec, la MRC de Drummond et plus particulièrement La Caisse (CDPQ), principal partenaire de son programme de médiation culturelle auprès des aîné-es, de leur appui financier.

La Fondation Grantham pour l'art et l'environnement reconnaît qu'elle est située sur le territoire ancestral non cédé de la Nation Waban-Aki. Elle lui rend hommage et s'engage à promouvoir la voix et les valeurs que la Nation défend depuis des temps immémoriaux.



Cahier 12 est édité par la Fondation Grantham pour l'art et l'environnement, Saint-Edmond-de-Grantham, Québec.

Direction éditoriale
Emmanuelle Choquette

Responsable des publications
Chantal Charbonneau

Révision
Colette Tougas

Conception graphique
Louise Paradis
Yacine Caiserman
Yasmine Taïbi

Photos
La Fondation sauf p. 28 Gisèle Trudel

Impression
Graphiscan

Papier
Couverture : Neenah Astrobrights
(30 % de fibres postconsommation)
Pages intérieures : Sustana Enviro
(100% de fibres postconsommation)

© Fondation Grantham pour l'art et l'environnement, 2026

Tous droits réservés. Aucun extrait de cette publication ne peut être reproduit, enregistré ou transmis, sous quelque forme et par quelque moyen que ce soit – électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou de toute autre manière – sans l'autorisation préalable écrite à l'éditeur.

Dépôt légal 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN 978-2-9822785-3-0 (imprimé)
ISBN 978-2-9822785-4-7 (numérique)
ISSN 2563-5190 (imprimé)
ISSN 2563-5204 (numérique)

Les Cahiers de la Fondation

Les Cahiers s'inscrivent dans la double mission que la Fondation s'est donnée : d'une part, appuyer les arts visuels, l'architecture et la recherche qui se mesurent aux défis environnementaux ; d'autre part, veiller à la promotion et à la diffusion de ces activités, notamment auprès des jeunes en milieu scolaire, des étudiant-es et des aîné-es.

Les Cahiers de la Fondation sont appelés à présenter des expositions, des colloques, des démarches d'artistes et d'architectes, des textes de recherche et des essais provenant de tous les champs du savoir qui portent une attention particulière aux questions liées à la relation de l'art à l'environnement.

www.fondationgrantham.org
info@fondationgrantham.org



Fondation Grantham pour l'art
et l'environnement